LA VALLÉE DE BARCELONETTE,

OU

LE RENDEZ-VOUS DE DEUX ERMITES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. DIEULAFOY ET GERSIN;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, *le* 21 *Mars* 1808.

Prix : 1 franc 25 c.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du Théatre du Vaudeville, et au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1808.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE CATINAT, sous le nom de père Ambroise.	M. VERTPRÉ.
M. LE DUC DE SAVOIE, sous le nom de père Hyacinthe.	M. ARMAND.
LE BARON DE SPRING, commandant allemand.	M. FICHET.
SIMON. } vieux savoyards.	M. HIPPOLYTE.
MATHURINE. } vieux savoyards.	Mad. DUCHAUME.
GEORGETTE, fille de Mathurin.	Mlle. DESMARES.
CHARLES, fils de Simon.	Mad. HERVEY.
PIERRE.	Mlle. MINETTE.
JOSEPH.	Mlle. BETZI.
Autres Savoyards et Savoyardes:	
NICOLAS, paysan.	M. CARLE.
Soldats allemands et français.	



La Scène se passe en Savoie, à une demi-lieue de Barcelonette.

AVIS.

Tous les Exemplaires, non signés de l'Editeur, seront réputés contrefaits.

LA VALLÉE DE BARCELONETTE, OU LE RENDEZ-VOUS DE DEUX ERMITES.

Le Théâtre représente une campagne au bas d'une montagne coupée par deux chemins opposés: D'un côté est un bâtiment ruiné, ayant l'air de faire partie d'un vieux donjon. Une cheminée est sur le toit de ce bâtiment. De l'autre côté est la maison rustique de Simon. Un tronc d'arbre se trouve en avant, près du mur du donjon.

SCENE PREMIERE.

MATHURINE, SIMON, GEORGETTE, NICOLAS, PAYSANS et PAYSANNES.

(*Au lever de la toile les paysans sont occupés à placer des bancs et des tables sous un feuillage près de la maison de Simon, et les paysannes travaillent à différens ouvrages.*)

SIMON.

Air : *Une petite fillette.*

Préparons, sous st'a coudrette,
Grands papas et grands mamans,
Lou vin et la chansonnette,
Pour festa nos chers enfans;
Cœur gai,
Morgué,
Bon pain,
Bon vin;
Enfin,
Pour eux qu'ici tout s'apprête :
Avec st'a cher' marmaille là,

Bientôt not' bonheur renaîtra ;
Il reviendra,
Et descendra
La montagna
Du haut en bas.

CHOEUR.

La montagna
Du haut en bas.

MATHURINE, *s'approchant de la table.*

En attendant je me mets ici.

SIMON.

Un moment, mère Mathurine, un moment.

MATHURINE.

Pourquoi donc ? Ne suis-je pas la mère de l'accordée ?

GEORGETTE.

C'est vrai, ma mère, vous êtes ma mère; mais il faut une place pour Charles.

NICOLAS.

Pour le vin d'abord, et les parens après.

SIMON, *roulant un petit tonneau de vin qu'il met sur la table.*

Eh bien ! place pour l'aîné de la famille.

Même air.

V'là l'parent de tout le monde,
Des grands comme des petits :
C'est de sta joyeuse bonde,
Que sortent tous les amis ;
A toi,
A moi,
Buvons,
Chantons,
Rions,
Aimons,
Trinquons à la ronde.
Amis, c'est aussi st'ami là
Qui fait qu'souvent par ci, par là,
Je descendons plus vit' qu'au pas,

La montagna
Du haut en bas.

CHOEUR.

La montagna
Du haut en bas.

SIMON.

Allons, les petits drôles arriveront quand ils voudront; v'là le couvert mis.

GEORGETTE.

Dites donc, M. Simon, êtes-vous bien sûr que votre fils Charles arrivera aujourd'hui ?

SIMON.

Ah ! pauvre Georgette, tu fais bien là une question d'amoureuse. Est-ce qu'il neige encore dans la vallée ?

GEORGETTE.

Non, M. Simon.

SIMON.

Est-ce qu'on ramone encore les cheminées à Paris ?

GEORGETTE.

Non, M. Simon.

SIMON.

Est-ce que ce n'est pas aujourd'hui le jour de la Saint-Jean ?

GEORGETTE.

Pardonnez-moi, M. Simon.

SIMON.

Est-ce que nos enfans, de père en fils, ont jamais manqué d'arriver ce jour là ?

GEORGETTE.

Non, M. Simon.

SIMON.

Eh bien ! tais-toi donc, et va te requinquer; ils seront bientôt ici.

MATHURINE.

Ces pauvres enfans ne trouveront pas st'année le pays bien riche. Les guerres, les siéges, les Impériaux, les Français, la cavalerie, le canon, tout çà ne fait pas pousser la récolte.

SIMON.

Hé ben ! çà ne durera peut-être pas toujours : et puis, sarpégné, il y a une richesse que le Savoyard ne perd jamais.

GEORGETTE.

C'est vrai çà.

Air *du Vaudeville de Fanchon.*

J'n'avons pas l'opulence,
J'n'avons pas l'élégance
Qu'on admire autre part ;
Mais j'avons la simplesse,
L'honneur, les mœurs, le cœur sans fard ;
Et voilà la richesse } *bis en choeur.*
Du pauvre savoyard. }

MATHURINE.

L'hiver, courant la ville,
Le savoyard utile,
Sert le tiers et le quart ;
Dans Paris la molesse,
Fait lever le riche si tard !
Et voilà la richesse } *bis en choeur.*
Du pauvre savoyard. }

SIMON.

Quand l'été peu prospère,
Des doux fruits de la terre
Nous a ravi not' part,
Des fruits de son adresse,
L'enfant enrichit le vieillard ;
Et voilà la richesse } *bis en choeur.*
Du pauvre savoyard. }

Eh ! jarnonbille, v'là le souleil qu'est levé, et j'oublions ce pauvre ermite que j'avons trouvé hier égaré dans la vallée.

GEORGETTE.

Tiens, c'est vrai; il avait tant prié qu'on le réveillît de bonne heure.

SIMON.

Bah! bah! une heure de sommeil de plus n'a jamais fait peur à un moine.

GEORGETTE.

Il n'aura peut-être pas été trop bien dans ce vieux donjon où vous l'avez placé.

SIMON.

Ah ! dame ! quand on ne peut pas mieux faire, et puis c'est lui qui l'a demandé. J'allons le réveiller, et vous autres...

Air : *Gai, gai, mon officier.*

Courez la haut, mes bons amis,
Guettez dans la bruyère;
Que tout' les cloches du pays
Nous annoncent nos fils.

GEORGETTE.

Mieux qu'vot' meilleure cloche,
Mon cœur, père Simon,
Va battre, à leur approche,
Le premier carillon.

TOUS.

Courons la haut, etc.

SIMON, *les arrêtant.*

Attendez donc le signal de reconnaissance.

Drès qu't'entendra, gros Pierre,
Nos coqs chanter aux champs,
Et puis nos ânes braire,
Ce seront nos enfans.

TOUS, *en s'en allant par la montagne.*

Courons la haut, etc.

SCENE II.

SIMON, M. DE CATINAT.

SIMON, *frappant à la porte du donjon.*

Ohé ! ohé ! père Ambroise ?

Air : *Ermite, bon Ermite.*

M'entendez-vous, Ermite,
C'est votre serviteur.

CATINAT, *en dedans.*

On reconnait bien vîte
La voix d'un bienfaiteur.

SIMON.

Peut-être, bon Ermite,
Vous avez mal dormi?

CATINAT.

On dort si bien au gîte,
Offert par un ami.

SIMON.

Ermite, bon Ermite,
Ouvrez il en est temps.

CATINAT.

Est-ce l'heure prescrite?

SIMON.

Oui, sortez, sortez vite,
Les moutons sont aux champs.

CATINAT.

(*Il sort du donjon, vêtu en Ermite.*)

Que le ciel vous benisse, M. Simon, vous m'avez rendu un service dont je desire bien pouvoir m'acquitter.

SIMON.

Allons donc, ne parlons pas de ça; mais par quel diable de hasard vous étiez-vous ainsi perdu auprès de notre hameau, et qu'aviez-vous à dire à cette mare d'où j'ai failli vous repêcher?

CATINAT.

Oh! il serait trop long de vous raconter...

SIMON.

Ecoutez donc, ce que je vous demande là, ce n'est pas que je sois curieux au moins.

CATINAT.

Vous m'avez bien prouvé hier que vous ne l'étiez pas.

SIMON.

C'était mon devoir.

Air : *Je ne veux pas qu'on me prenne.*

Sans guide, errant dans nos plaines,
Vous n'saviez que devenir.
Devais-je en questions vaines
Perdre le temps d'vous servir ?
L'homme que le sort afflige,
N'a besoin que de bienfaits ;
Souffre-t-il, moi je l'oblige,
Et je l'interroge après...

D'où venez-vous ? où allez-vous ?

CATINAT.

Je compte, comme je vous l'ai dit, passer la matinée dans ce hameau. J'y ai donné rendez-vous à un ermite de mon observance, pour conférer avec lui sur quelques points religieux.

SIMON.

En ce cas vous pourrez être de la noce que j'allons faire aujourd'hui, et boire un coup avec nous ?

CATINAT.

Volontiers. Pensez-vous que nous serons tranquilles dans ce bâtiment où vous m'avez logé ?

SIMON.

Vous y serez comme des princes. C'est un vieux donjon abandonné, dont on se sert quelquefois en manière de corps-de-garde ; mais çà n'arrive que dans les grands dangers.

CATINAT.

A propos de corps-de-garde, savez-vous si l'on en trouve beaucoup sur la route de Turin ici ?

SIMON.

Oh ! çà, vantez-vous en. Depuis que ce diable de prince Eugène a découvert que M. de Catinat, le général français qui assiége Pigneroles, avait le projet de détacher notre duc du parti des Allemands, et de le rapatrier avec la France, il ne nous les refuse pas les corps-de-garde.

CATINAT.

Ah ! ah !

SIMON.

Vous ne savez donc rien, vous autres ! Mais çà ne m'étonne pas ; ces nouvelles là n'emplissent pas votre

besace. -- Il y a déjà eu, aux environs de Turin, deux entrevues de manquées entre M. de Catinat et le duc de Savoie; et c'est bien dommage.

CATINAT.

Pourquoi donc ?

SIMON.

Tatigué! pourquoi donc ? Parce que ste paix là aurait ramené un peu d'herbe dans nos champs, et de bonheur dans nos familles. Quand deux grands se donnent la main les petits se la baillent itou, et va qui danse.

CATINAT.

Eh bien, M. Simon, j'ai bien peur que vous ne dansiez pas de sitôt.

SIMON.

Et qu'est-ce qui nous en empêchera?

CATINAT.

Le chef de l'armée Impériale y voit de loin. Ce n'est pas un homme ordinaire.

SIMON.

Prou...

CATINAT.

Mon ami.

Air *du Vaudeville des Amans sans amour.*

Connaissez mieux le grand Eugène,
Habile aux conseils, au combat,
Il est son meilleur capitaine,
Il est son plus vaillant soldat.
Modeste au sein de la victoire,
Quels grands noms seraient plus chéris!
S'il eût su joindre à tant de gloire,
L'honneur de servir son pays!

SIMON.

Tout ça est bel et bon; mais M. de Catinat...

CATINAT.

Oh! M. de Catinat...

SIMON.

Non! il est manchot peut-être? lui qui a plus d'esprit à lui tout seul que nous n'en aurons jamais à nous deux.

CATINAT.

C'est possible; mais à vous entendre on dirait que vous le connaissez.

SIMON.

Moi ? pas plus que vous ! de figure s'entend ; mais pour le cœur, j'ons là de ses nouvelles.

CATINAT.

Comment donc ?

SIMON, *lui montrant une petite bourse.*

Savez-vous ce qu'il y a là dedans ?

CATINAT.

Non.

SIMON.

Eh bien, moi je le sais ; il y a la dedans M. de Catinat. Connaissez-vous sta monnoie ? ce sont quatre beaux louis que ce brave homme il a baillés, il y a près de six ans, à un petit savoyard qui était bien malade ; regardez les bien, je ne vous donnerais pas ça pour tout le revenu de votre couvent.

CATINAT.

Et vous auriez raison ; mais dans quelle circonstance lui a-t-il donné ?...

SIMON.

Eh! tatigué un soir d'hiver, dans Paris, à la porte de son hôtel. Je vais vous conter çà.

Air : *Fanchon va par la ville.*

Sans pain, et d'mandant grace,
Le pauvre enfant transi,
Se mourrait sur la glace
Et sa marmotte aussi.
Monseigneur vient, soudain s'approche
Du pauvre petit;
Il lui baillit st'argent en poche,
Et l'enfant lui dit :
Que dans le ciel un sort prospère
Nous fasse à l'envi,
Tous retrouver, vous, moi, mon père
Et la marmotte en vi.

CATINAT.

M. de Catinat n'a fait là que ce que j'aurais fait à sa place : mais aujourd'hui il n'en est pas moins votre ennemi.

SIMON.

Taisez-vous donc, les braves gens comme lui, ne sont les ennemis de personne. Il tue le monde, c'est vrai : mais après, quelles politesses il fait à ceux qui restent ! N'est-ce pas lui qui nous a sauvés dix fois dans ces vallées de la fureur du soldat, du pillage et de l'incendie ? Après sa victoire de la Marsaille, n'est-ce pas lui qui as réparé, à ses frais, tous les dommages que le combat avait causé ? Eh jarnigoi ! que l'on m'en baille des ennemis comme çà, et vous verrez si je ne les recevrai pas mieux que ce grand baron allemand qui commande ici le fort de Barcelonette ; il se dit notre ami, et il ne fait que nous gruger, ni plus ni moins que trente collecteurs à la fois.

Air : *Tenez moi, je suis un bon homme.*

Sous prétexte de me défendre,
Mon ami ne me laisse rien :
Mon ennemi vient me surprendre ;
Il m'attaque et me rend mon bien,
Moi, qui n'ai pas d'autre ressource,
Je lui prends la main et lui dis :

(*Il prend la main de M. de Catinat, et la secoue fortement,*)

L'ennemi qui me rend ma bourse,
Est le meilleur de mes amis.

(*On entend dans le lointain un carillon de village.*)

Chut ! N'entendez-vous pas ce que c'est que ça ?

CATINAT.

Non.

SIMON.

Ce sont nos galoupias. On voit bien que vous n'êtes qu'un révérend père.

CATINAT.

En ce cas je vous laisse à vos occupations. (*Bas.*) Tout ce bruit cessera peut-être bientôt... (*Haut.*) Si quelqu'un me demande.

SIMON.

Oui, oui, je vous avertirons quand il faudra boire.

(*Catinat entre dans le donjon.*)

SCENE III.

SIMON, GEORGETTE, MATHURINE, PAYSANS, NICOLAS.

GEORGETTE, *accourant.*

Les voici, les voici : c'est moi qui les ai vus la première.

MATHURINE, *accourant.*

Non, c'est moi.

GEORGETTE.

C'est moi, c'est moi, c'est moi.

(*Le carillon continue.*)

SIMON.

Eh ! morgué, silence ! laissez-moi donc écouter cette musique !

GEORGETTE.

Air : *Du carillon.*

Aux rigodons,
Qu'ils dansaient dans la poussière.

MATHURINE.

A leurs chansons.

GEORGETTE, MATHURINE.

Moi, j'ai dit v'là nos garçons.

NICOLAS.

Mais dès qu'j'ons r'çu
Un' grand' taloch' par derrière ;
J'ons dit : c'est vu ;
V'là Charles qu'est revenu.

TOUS.

Doux Carillon !
Heureux jour ! moment prospère !
Doux carillon !
Voici l'bonheur du vallon.

SCENE IV.

LES MÊMES, CHARLES, SAVOYARDS et SAVOYARDES *portant triangles, tambourins, marmottes, lanternes magiques, etc.*

CHOEUR, *sur le haut de la montagne.*

Air : *Gai Coco, de M. Ducrai.*

Je revenons de France,
Oh ! quelle jouissance !
Après si longue absence
De revoir le hameau !
Le cœur tout à la danse,
Je revenons de France
Avec notre innocence,
Ce qu'est bien plus nouveau.
Ici plus de souffrance,
Je rapportons de France
La gaîté, l'abondance, (*bis.*)
Gai, coco,
Voilà la récompense
Des peines du marmot, (*bis.*)
Ho, ho, ho.

(*Tous les petits savoyards et savoyardes, en dansant à leur manière, s'avancent sur le devant de la scène, et se jettent dans les bras de leurs parens.*)

SIMON, *embrassant son fils,*

Mon pauvre Charles.

CHARLES.

Mon père ! ma chère Georgette !

LES PÈRES ET MÈRES.

(*Embrassant ses enfans.*)

Nos chers enfans.

CHARLES.

Allons, camarades, le bissac à terre et au devoir.

(Tous les petits savoyards mettent à terre leur bissac, et en tirent des fichus, des petites bourses, des colliers, etc. qu'ils donnent à leur mère pendant le couplet.)

Air : *Escouta d'Jeanette.*

Tiens, voici mon père,
Voici les profits
De ton fils ;
Ils t'plairont j'espère ;
Ils son bien acquis.

LES ENFANS, *à leur mère.*

Voici les miens,
Ils sont les tiens,
Ma bonne mère.

CHARLES.

Nos biens, nos cœurs, prenez les tous,
Ils sont à vous.

LES ENFANS.

Famille chérie,
Si nous vivons tous,
C'est pour vous :
Est-il dans la vie
Des plaisirs plus doux !

LES PARENS.

Famille chérie,
Si l'on vit chez nous,
C'est par vous,
Est-il dans la vie
Des plaisirs plus doux ?

LES ENFANS.

Vivent les parens.

LES PARENS.

Vivent les enfans.

TOUS.

Des bonnes gens.

CHARLES.

Allons, mes amis, quand la nature a payé sa dette, c'est à l'amour à payer les siennes.

GEORGETTE.

Moi, je suis toute prête.

CHARLES,

Air *du Vaudeville des Innocens*.

Quand on a revu ses parens,
Quand la nature est satisfaite.
L'amour à son tour dans les champs,
Attend les amis les amans.

CHOEUR.

Quand on a revu, etc.

JOSEPH.

De ce pays,
Quand je partis,
Je baillis mon cœur à Nicette:
Puis un' fauvette par dessus,
Pour qu'all' m'aimit de plus en plus
All' me promit des feux constans.,
Tant qu'all' garderait ma fauvette,
J'ons bien quelques petits tourmens,
J'n'ons vu que fauvettes aux champs.

CHARLES.

Bah! bah! qu'est-ce que cela prouve?

CHOEUR.

Quand on a revu ses parens.
Quand, etc.

PIERRE.

Quand je partis,
Moi je plantis
Un beau rosier pour ma Suzette,
All' me promit qu'all' m'attendrait,
Tant que mon rosier fleurirait.
J'allons voir l'effet d'ses sermens;

Mais j'ons un peu l'âme inquiète ;
Il a fait ben chaud ce printemps,
J'n'ons plus vu de fleurs dans les champs.

CHARLES.

Encore un imbécille !

CHOEUR.

Quand on a revu ses parens,
Quand la nature est satisfaite,
L'amour à son tour dans les champs,
Attend les amis, les amans.

(*Ils veulent tous s'en aller.*)

SIMON, *les arrêtant.*

Un moment, mes amis, un moment, il faut commencer par boire, c'est le principe de toutes les bonnes actions. A table. (*Il va vers le donjon.*) Allons, père Ambroise, tout est prêt.

CHARLES, *à Simon.*

Quel est ce père Ambroise ?

SIMON.

C'est un ermite que j'avons hébergé cette nuit. -- Oh ! un brave homme.

CENE V.

LES MÊMES, CATINAT en ermite sort du donjon.

SIMON, *à Catinat.*

Vous allez vous mettre à table à côté de mon fils Charles.

(*M. de Catinat, Simon, Mathurine, Georgette et Charles vont se placer autour de la table. Les autres savoyards s'asseyent par terre, et se groupent sur le devant de la scène. Nicolas leur verse à boire.*)

CATINAT, *s'asseyant.*

Je ne demande pas mieux.

GEORGETTE.

Ni moi non plus.

CHARLES.

Ni moi. -- (*En s'asseyant il regarde M. de Catinat.*) Ciel !

GEORGETTE.

Qu'est-ce que tu as donc ?

CHARLES, *se remettant de son trouble.*

Oh ! rien du tout... (*A part.*) Oh ! mon dieu !

CATINAT.

A la santé des enfans vertueux qui soulagent leurs pères.

SIMON.

C'est çà, à leur santé. Qu'ils vivent cent ans, deux cents ans, trente cents ans.

TOUS.

A leur santé. (*Ils boivent.*)

GEORGETTE, *à Charles.*

Mais qu'est-ce que tu as donc ? Tu ne bois pas à cette santé là, toi ?

CHARLES, *regardant toujours l'ermite.*

Mais si je bois. (*A part.*) C'est bien singulier.

MATHURINE.

Eh bien, mon petit Charles, toi qui as de l'esprit, dis nous donc queuque chose de gai, queuques gentillesses.

GEORGETTE.

Oh ! bien oui des gentillesses ! Il ne m'en dit pas seulement à moi, qui en attends depuis si long-temps ; il est d'un triste...

CHARLES, *affectant la gaîté.*

Mais non, mademoiselle, je ne suis pas triste.. je suis gai, très-gai même... Qu'est-ce que vous voulez savoir ? Des nouvelles de Paris ? eh bien il n'a pas changé de place.

SIMON.

Oh ! çà c'est clair. Il n'y a que les hommes qui en changent, n'est-ce pas, mon fils ?

CHARLES.

Et lestement encore.

Air : *De Marianne.*

Le plus fier coup de destinée,
Que j'ayons jamais vu là bas,
C'est quand pour une cheminée,
Je fus app'lé chez l'gros Lucas.
Comment va çà ?
Couci, couça,
Me répond-il ; mais j'ons queuque chose en tête :
Dépêche-toi,
Pendant c'temps, moi,
J'vas à la bourse, essayer je ne sais quoi.
Aussitôt dit, j'monte et j'vergette,
La ch'minée au pauvre Lucas ;
Et quand je me retrouve en bas,
Sa fortune était faite.

TOUS, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

(*On entend un bruit de tambour.*)

CATINAT, *se levant précipitament.*

Pourquoi ce bruit ?

CHARLES, *l'observant.*

Il n'y a pas de doute. -- Debout, camarades !

(*Ils se lèvent tous.*)

SIMON, *allant vèrs la montagne.*

Ah ! jarnonbille, je parie que c'est ce grand baron de Spring.

CATINAT.

Le commandant de Barcelonette ?

SIMON.

Le commandant de l'enfer. Il vient, comme à son ordinaire, faire ici quelques levées.

CATINAT.

Vous croyez ?

SIMON.

Oh ! vous l'allez voir. Un vieux pillard allemand, qui ne connaît que son prince Eugène, et ce qu'il y a à prendre dans un pays.

(*A l'arrivée du baron, les petits savoyards se retirent au fond du théâtre.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, LE BARON DE SPRING, SOLDATS.

LE BARON *arrivant par un des côtés de la montagne.*

Alte. -- Au nom de son altesse la prince Eugène, vous Krif, Kraf et Schlof, emparez vous de ce donjon, et de tout ce que vous pourrez y trouver.

KRIF.

Ya, ya, commandant. (*Il entre dans le donjon, avec deux camarades.*)

CATINAT, *à part.*

Quel contretemps !

LE BARON, *aux autres soldats.*

Vous autres, vous allez me suivre sur la hauteur voisine. (*Il s'avance.*) Quant à vous, braves gens, je suis charmé de vous trouver rassemblés, pour vous faire part des ordres que je viens de recevoir de son altesse la prince Eugène. Il a appris que M. de Catinat n'a pas abandoné le projet de se réunir avec le duc de Savoie, et il pense qu'il est possible qu'ils se donnent un rendez-vous dans ces montagnes. En conséquence, comme je n'ai l'honneur de connaître ni l'un ni l'autre, je vous ordonne de surveiller avec soin tous les voyageurs, et d'arrêter tous les individus qui paraîtront suspects. (*Appercevant M. de Catinat.*) Quel est cet Ermite ?

CHARLES, *prend une bouteille et un verre sur la table.*

Allons, père Ambroise, encore un coup. -- Il y a loin d'ici à votre ermitage.

CATINAT, *étonné, regarde Charles.*

C'est vrai.

CHARLES.

Mais, pour dieu, faites donc raccommoder le petit sentier qui conduit à votre demeure. Il y a vraiment de quoi rebuter toutes les bonnes âmes de la vallée qui vous portent des provisions.

CATINAT, *de même.*

J'y songerai.

SIMON, *à Charles.*

Tu le connais donc ?

CHARLES, *bas à Simon.*

Par cœur. -- Taisez-vous.

LE BARON.

Je vous demande ce que c'est que cet ermite ?

CHARLES.

Eh pardine ! le père Ambroise, qui ne le connait pas ? Un brave homme qui n'a pas plus de méchanceté que vous n'en voyez. C'est lui qui console les affligés, qui mange les œufs de nos poules, qui nous donne la pluie, la grêle quand nous en avons besoin : qui conseille aux femmes d'aimer leur mari, et qui ne leur prend rien pour çà da ! C'est lui, enfin, qui recommande à Dieu tous les Savoyards, et au diable tout ceux qui nous font de la peine.

LE BARON.

Tertef ! la prince Eugène ; il ne croira jamais qu'un ermite ait tant de pouvoir là haut.

CHARLES.

Bah ! c'est son fort.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Jugez mieux le révérend père,
Et surtout ses pieux travaux :
Contre lui le diable a beau faire,
Il lui fait bien tourner le dos.
Malgré ses ruses et ses trames,
Il est homme, en un seul instant,
A vous envoyer dix mille âmes
En paradis tambour battant.

LE BARON.

C'est bon. -- Mais pourquoi ne répond-il pas lui-même ?

CATINAT.

Monseigneur, ce n'est pas toujours en parlant que l'on montre le plus d'esprit.

LE BARON.

C'est bien, -- Je me tais. -- Songez vous autres que si

vous parvenez à prendre M. de Catiuat, ce sera la plus belle action que j'aurai faite de ma vie, et cela me poussera diablement fort auprès de la prince Eugène.

CHARLES.

Bah ! Est-ce que le malheur d'autrui peut faire du bien à quelqu'un ?

LE BARON.

Toujours, toujours. Vous vênez de France, et vous ne savez pas cela, petit drôle ?

CATINAT.

Oui, mes amis, M. le commandant a raison.

Air : *De la ronde.*

Dans Paris, dans Londre, à Rome,
Tout suit le même courant :
La chûte d'un habile homme
Élève maint ignorant.
Le bucheron dans nos plaines
Produit les mêmes dégats,
Les arbustes sont des chênes,
Quand les chênes sont à bas.

LE BARON.

C'est juste. -- Ainsi vous répondez tous de cet ermito

CHARLES.

Oui, tous, tous ; n'est-ce pas, mes amis ?

TOUS.

Oui, tous, tous.

LE BARON, *à ses soldats.*

Garde à vous ! En avant, marche !

(*Il s'en va par la montagne. Les Savoyards se rangent d'un côté pour le voir partir.*)

SCENE VII.

THOMAS, CHARLES, GEORGETTE, SAVOYARDS, CATINAT.

CHARLES, *à part.*

Oh ! il faut savoir ce que c'est que çà ! -- (*Haut.*) A mon tour le commandement : Arme au bras, camarades.

(*Tous les ènfans prennent leur triangle , leur vielle , leur marmotte . etc. et se mettent en ligne.*

TOUS.

Les voici.

CHARLES.

Eh bien, chacun chez sôi. -- A tantôt notre joyeuse entrée dans Barcelonette ; je vous ferai avertir par un air de vielle, quand il faudra partir.

MATHURINE, *à Charles.*

C'est cela. En attendant tu vas me suivre chez le notaire.

GEORGETTE.

Non, ma mère ; en attendant, il faut qu'il me dise tout ce qu'il a à me dire.

CHARLÉS.

Oui, oui, Georgette, je te le garde.

CHARLES.

Air :

Que la chansonnette
A tous les échos,
Des côteaux,
Annonce et répette
Voici les marmots.

Aux lieux d'notre ènfance,
Rentrons en cadence,
Toujours va qui danse,
Et vivent les cocos.

Ah ! ah ! ah ! (*Ils sortent en dansant, et répettent en chœur.*)

Que la chansonnette,
A tous les échos, etc.

SCENE VIII.

SIMON, M. DE CATINAT, CHARLES, GEORGETTE.

SIMON.

Eh bien ! père Ambroise, qu'avez-vous donc ? vous avez l'air tout triste au milieu de nostre fête.

CATINAT.

Oh non ; mais je vous avoue que dans ce moment je suis un peu distrait, l'absence de cet Ermite que j'attendais ici, commence à m'inquietter.

CHARLES, *à part.*

Un autre Ermite ?

GEORGETTE, *avec curiosité.*

Hein ?

CHARLES, *bas.*

Tais-toi donc.

CATINAT.

S'il s'était égaré, je perdrais, peut-être pour jamais, l'occasion de lui parler.

CHARLES.

Eh ! morgué, parlez donc, mon père a de bonnes jambes ; il connaît tous les sentiers de ces montagnes et d'un tour de main, il vous amenera votre homme. Pas vrai, mon père, avec toutes les précautions. (*A son père.*) Ecoutez bien çà. (*Haut.*) Je veux dire avec tous les égards que l'on doit à son habit.

SIMON.

Oh ! sois tranquille, je ne suis pas plus capable de le manquer, que je ne manquerais une bouteille de vin vieux dans notre cellier. Viens avec moi, ma fille.

GEORGETTE, *à Charles.*

Eh bien, vous restez là, monsieur ?

CHARLES.

Mais laisse-moi donc, j'ai affaire.

GEORGETTE.

Affaire sans moi! est-ce que çà se peut? Oh! mon dieu! mon dieu, comme ils sont ces amans quand ils reviennent de Paris. (*A Catinat.*) Tenez, monsieur, je vous en fais juge.

Air *du Vaudeville de la Jolie Blanchisseuse.*

C'est pour vous qu'il me délaisse;
Mais j'vous crois honnête et bon,
Quelque motif qui le presse
Eclairez donc sa raison.
Pour un garçon qu'a l'cœur tendre,
Qui veut être mon époux,
D'grace faites lui comprendre
Que je vaux bien mieux que vous.

CATINAT, *en riant.*

Oui, oui.

GEORGETTE, *à Charles.*

Je te revaudrai çà, va.

(*Elle sort en ayant l'air de menacer Charles.*)

SCENE IX.

CHARLES, M. DE CATINAT.

CATINAT, *prenant Charles par le bras.*

Etrange enfant; qui es-tu donc?

CHARLES, *d'un air gai.*

Tiens, est-ce que vous ne l'avez pas vu?

Air : *Calpigi.*

J'suis fils de Simon l'honnête homme,
Il n'a rien, moi je suis tout comme,
Il fût longtemps, trotant, frotant,
Par respect moi j'en fais autant.
Quatre cents ans de ramonage,
Nous ont illustrés d'âge en âge,
Et malgré ces titres d'honneur,
J'n'en suis pas moins vot' serviteur. (*bis.*)

CATINAT.

Tu habites cette vallée ?

CHARLES.

Quinze jours par an, pour vous servir.

CATINAT.

Tu as donc déjà commencé tes voyages ?

CHARLES.

Dam, quand st'argent ne vient pas, il faut bien l'aller chercher.

CATINAT.

Et tu as été à Paris ?

CHARLES.

J'ons fait mieux que çà, j'en suis revenu.

CATINAT, *avec étonnement.*

Ah !... Tu as un empressement à obliger qui m'étonne.

CHARLES.

Et pourquoi donc ? En fait d'çà, vaut mieux aller vîte que pas du tout.

CATINAT.

Mais, ne m'ayant jamais vu...

CHARLES.

Qu'est-ce que cela fait ?

CATINAT.

Pas même à cet ermitage dont tu parlais tout à l'heure ?

CHARLES.

Oh ! celui-là, ou un autre, qu'importe ?

CATINAT.

C'est que tu mets dans tes manières, dans tes soins, un zèle...

CHARLES.

Oh ! moi, je n'y mets rien du tout. J'allons à la bonne franquette. (*A part.*) Si je n'avais pas peur de lui faire de la peine...

CATINAT, *avec amitié.*

Eh bien, sois franc, mon ami.

CHARLES, *ému, à part.*

Son ami! Oh! mon dieu! mon dieu! je n'y tiendrai pas.

CATINAT.

Pourquoi avais-tu l'air de craindre les questions que ce commandant m'adressait ?

CHARLES.

Oh dame... il y a tant de moines qui ne connaissent que leurs patenotres et qui ne savent pas répondre aux gens de guerre, v'là tout.

CATINAT.

Air *du Vaudeville de Figaro.*

Il est certain que la guerre,
Trouble un ministre de paix:
Mais pourquoi charger ton père
D'aller se mettre aux aguets ?

CHARLES.

N'est-ce donc pas pour bien faire
Qu'ici vous êtes venu?

CATINAT, *à part.*

Ciel! serais-je reconnu ?

CHARLES, *se jettant à ses pieds.*

Oui, monseigneur.

Mon cœur vous a reconnu.

CATINAT.

Que dis-tu ?

CHARLES.

M. de Catinat, voyez à vos pieds le pauvre enfant qui vous doit la vie.

CATINAT, *voyant revenir le baron de Spring.*

Malheureux! tu me trahis.

CHARLES, *se levant précipitamment.*

Pas si bête, monseigneur.

(*Il se met à danser autour de lui.*)

Air : *Diga d'Jeanette.*

Diga d'Jeanette,
Veux-tu me servir
Larirette ?
Diga d'Jeanette
C'est tout mon plaisir.

SCENE X.

LES MÊMES, LE BARON DE SPRING.

LE BARON, *à part en entrant.*

Il n'est pas seul!

CHARLES, *de même.*

C'qu'il faudra faire,
Vous me l'direz bien
Larirette,
Et moi j'espère,
Que j'n'en perdrai rien.

LE BARON, *avec humeur.*

Que fais-tu là, toi ?

CHARLES.

Pardine, vous le voyez, je fais mon métier; je divertis le révérend père.

LE BARON.

Eloigne toi.

CHARLES.

Laissez donc, il m'a trop bien payé, il faut qu'il ait le reste de ma chanson.

Même air.

Mais pauv' Jeanette,
A c'que chacun dit
Larirette,
T'es bien jeunette,
T'as bien peu d'esprit.
J'sarvons tout d'même,
Si j'ons peu d'esprit
Larirette,
Pour ceux qu'on aime,
C'est l'cœur qui suffit.

LE BARON.

Terteif ! Ne t'ai-je pas dit de t'en aller ?

CHARLES.

Eh ! ne vous fâchez pas, si le révérend père est content.

CATINAT, *prenant la main de Charles.*

Oui, mon ami, très-content.

CHARLES, *lui baisant la main avec respect.*

Eh bien ! je m'en vas.

LE BARON.

Oui, va-t-en.

GEORGETTE *arrivant, et ayant l'air de chercher Charles.*

C'est bien fait, monseigneur. (*Elle lui fait une révérence.*) (*A Charles.*) Ah ! tu viendras, peut-être ?

(*Elle le prend par le bras, et sort avec lui.*)

SCENE XI.

LE BARON DE SPRING, M. DE CATINAT.

LE BARON.

Je suis revenu sur mes pas pour avoir une petite explication avec vous.

CATINAT.

Avec moi ? (*Regardant de côté et d'autre.*) Oh ! si le duc de Savoie allait venir en ce moment.

LE BARON.

Tout à l'heure, quand vous me parliez, je me suis apperçu qu'il y avait sous cet habit...

CATINAT, *vivement.*

Quoi donc?

LE BARON.

Plus d'esprit qu'il n'en faut pour un moine, et çà me convient.

CATINAT, *avec impatience.*

A la bonne heure. En quoi puis-je vous être utile? Hâtez-vous.

LE BARON.

A faire ma fortune et la vôtre.

CATINAT.

Oh ! la mienne n'est pas aisée à faire.

LE BARON.

Pourquoi donc ?

CATINAT.

Air : *Il faut de la santé pour deux.*

C'est un tort de mon caractère,
Qui cherche les dangers partout.
La fortune ne peut me plaire,
Que quand je l'ai poussée à bout.
Je ne le dirais à personne ;
Mais vous entraînez les cœnrs francs,
En général ce qu'on me donne,
Me plait moins que ce que je prends.

LE BARON, *à part.*

Diable ! c'est un coquin, je ne risque rien d'en faire mon ami (*Haut.*) Justement ce que j'ai à vous demander n'est pas sans difficultés.

CATINAT.

Eh bien, voyons.

LE BARON.

Plus bas, donc. Malgré les avis du prince Eugêne, je n'espère pas rencontrer ici, M. de Catinat. Il n'est pas assez simple pour s'engager dans nos montagues, ou si il y vient, il n'y viendra pas seul.

CATINAT.

Vous croyez ?

LE BARON.

Comment si je le crois ?

Air : *Du lendemain.*

On connaît sa prudence,
Et son esprit avisé.
C'est de toute la France
Le guerrier le plus rusé ;
On me vante pour ma tête,
Mais soyez sûr, mon ami,
Que je ne suis qu'une bête,
Auprès de lui.

CATINAT.

Puisque vous le dites, je le crois. Alors qu'y a-t-il à faire ?

LE BARON.

Parlez donc plus bas. Sous votre habit on peut tout observer, tout apprendre, et en vous introduisant dans le camp de M. de Catinat, en gagnant sa confiance, il vous serait aisé de m'instruire de tous ses projets.

CATINAT.

(*à part.*) Le pauvre homme ! (*Haut.*) Vous ne pouviez mieux vous adresser.

LE BARON.

En vérité ?

CATINAT.

Il n'y a pas plus de vingt-quatre heures que j'ai eu de ses nouvelles.

LE BARON.

Eh bien ?

CATINAT.

Il médite en ce moment, contre vous, la plus terrible entreprise.

LE BARON.

Contre moi ? Il me craint donc ?

CATINAT.

Pas du tout ; mais il se propose d'attaquer votre fort par le revers du col de Fenestrelle.

LE BARON.

Là ! je l'ai écrit encore hier au prince Eugène, que je ne serais jamais pris que par le col. Mais comment savez-vous?

CATINAT.

Par quelqu'un qui ne m'a jamais trompé. Un Ermite de mes amis, que j'attends ici pour conférer avec lui sur le salut des âmes qui nous sont confiées.

LE BARON.

Et c'est lui qui vous a dit...

CATINAT.

Que M. de Catinat voulait vous renvoyer à Vienne, et délivrer cette vallée de vos exactions.

LE BARON.

Eh dieu ! je le trouve plaisant, M. de Catinat. Est-ce

qu'il ne veut pas que je vive ? Et le droit de la guerre, donc ?

CATINAT.

Ah ! doucement.

Air : *Ce magistrat irréprochable.*

Ce n'est pas sur le brigandage
Que la guerre a fondé ses droits.
La grandeur d'âme, le courage,
Voilà la source des exploits.
Le désespoir et la misère,
Sont un outrage à la valeur :
La première loi de la guerre,
C'est de la faire avec honneur.

(*Le baron fait un signe d'étonnement.*)

C'est ce que dit M. de Catinat.

LE BARON.

Bah ! bah ! Il est français lui, çà ne me regarde pas. Je cours bien vîte profiter de vos bons avis... Mais qu'est-ce ?

SCENE XII.

Les Mêmes, SIMON, LE DUC DE SAVOIE, *en Ermite.*

SIMON, *arrivant par la montagne.*

Le voici, le voici, père Ambroise. Quand je vous disais que je ne le manquerais pas.

CATINAT, *à part.*

Ciel ! le duc de Savoie... (*Haut.*) Ah ! père Hiacinthe, soyez le bien venu. (*Au baron.*) C'est l'Ermite dont je vous parlais.

LE DUC, *s'inclinant.*

Que la paix soit avec nous.

CATINAT.

C'est mon désir le plus sincère.

LE DUC.

C'est mon vœu le plus ardent. (*A part.*) Quel est cet officier ?

CATINAT.

(*A part.*) C'est un sot. (*Haut.*) Je me flatte que

vous serez content des propositions que j'ai à vous faire pour le bien de l'ordre (*au duc, à part*) de la part du roi, mon maître.

LE DUC.

Je me flatte que vous serez satisfait de ma résignation.

CATINAT.

Air : *Dans ce sallon, ou du Poussin.*

Vous reconnaîtrez les bontés
Du tout puissant qui vous appelle;
Il veut vous voir à ses côtés.

LE BARON.

Diantre, la place est assez belle.

LE DUC.

Les pêcheurs à ma loi soumis,
Vont s'amander sous sa puissance;
Ils rendront tout ce qu'ils ont pris.

LE BARON.

Un moment?

Je ne suis pas de l'observance.

Mais c'est égal, bonnes gens : occupez-vous du salut des autres, je vais songer au mien. (*On entend un bruit de trompette.*) Quel est ce nouveau bruit?

SCENE XIII.

LES MÊMES, CHARLES, UN ENVOYÉ.

CHARLES, *accourant.*

Des dépêches pour M. le commandant. (*Appercevant le duc, à part.*) Ah! il est arrivé. (*Haut.*) On demande M. le commandant.

LE BARON.

Eh! bien qu'on se présente.

UN SOLDAT, *tenant un paquet cacheté.*

C'est de la part du Prince Eugène.

TOUS, *à part.*

Ciel!

LE BARON.

Donnez... (*Il lit bas.*)

CATINAT et LE DUC, *à part.*

Air : *De Madelinette.*

De cette dépêche imprévue,
Grand dieu, quels seront les effets !
Si nous manquons cette entrevue,
Il n'est plus d'espoir pour la paix.

SIMON, *à Charles, en regardant le baron.*

Tiens, on dirait qu'il les soupçonne.

CHARLES.

Eh ! non, non, vous vous méprenez.

SIMON, *de même.*

Je vois qu'il pâlit et s'étonne.

CHARLES.

Les sots toujours sont étonnés.

CATINAT et LE DUC, *à part.*

De cette dépêche imprévue,
Grand dieu, etc.

ENSEMBLE.

CHARLES, *à part.*

De cette dépêche imprévue.
Quels que soient ici les effets,
Ils obtiendront leur entrevue,
Dussai-je me perdre à jamais.

SIMON, *à part.*

De cette dépêche imprévue.
Ils paraissent peu satisfaits,
Et sur leur sort j'ai l'âme émue,
Comme si pour moi je craignais.

LE BARON, *après avoir lu, a la cantonnade.*

Hola! Krif, Krof, Schlof, grenadiers du poste, serrez les rangs, barrez tous les chemins Vous, messieurs les bonnes gens, écoutez ce qu'on m'écrit.

« Baron de Spring, j'ajoute à l'avis que je vous ai donné » ce matin, touchant M de Catinat, qu'il est positive- » ment sorti de son camp il y a vingt-quatre heures, qu'il » s'est dirigé vers votre vallée, et qu'il est déguisé en Er- » mite. Si notre bonne fortune le fait tomber entre nos » mains, qu'il me soit sur-le-champ envoyé au quartier » Impérial. *Signé*, le Prince EUGÈNE. »

CATINAT et LE DUC, *a part.*

Tout est découvert.

LE BARON.

Je ne sais, Messieurs, lequel de vous a l'honneur d'être M. de Catinat; et, dans le doute où je suis, je crois de mon impartialité de vous arrêter tous deux l'un et l'autre.

LE DUC, *à Catinat.*

Vous êtes plus exposé que moi, ne me démentez pas. *(Haut.)* Il n'y a plus de doute, M. le commandant; et puisque vous êtes si bien averti, les déguisemens sont inutiles. Vous voyez en moi M. de Catinat. (*Il passe entre Catinat et le baron.*)

LE BARON.

Je vous remercie, Monsieur. Krif? la clef du donjon.

CATINAT, *bas au duc.*

Mais, prince, je ne souffrirai pas.

LE DUC, *bas.*

Paix.

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

Quelque soit ici le danger,
Auquel un tel aveu m'expose,
Je ne crains point de m'engager,
Quand de l'honneur je sers la cause.
(*A Catinat.*)
Je dois espérer mon pardon,
Du favori de la victoire,
On peut bien lui ravir son nom,
On ne peut lui ravir sa gloire.

LE BARON, *après avoir ouvert le donjon.*

Si ce n'est pas abuser de la complaisance de Monsieur le Maréchal, il aura la bonté d'entrer dans ce donjon, jusqu'à ce que j'aie disposé une escorte digne de l'accompagner. (*A Catinat.*) Et vous, Monsieur le donneur d'avis, vous allez me suivre, à l'instant même, au fort de Barcelonette.

CATINAT, *à part.*

Ciel! plus d'entrevue.

CHARLES, *à Catinat.*

Laissez donc.

LE BARON, *avec humeur.*

Et là, je vous apprendrai comment je traite les gens qui se moquent de moi.

CHARLES.

Eh bien, c'est malin ce que vous allez faire là.

LE BARON.

Comment? comment? et de quoi vous mêlez-vous?

CHARLES, *se mettant entre le baron et Catinat.*

Pardine, je me mêle de vos intérêts et des nôtres: ne voyez-vous pas que ces deux hommes sont venus ici pour le même objet; et vous les séparez! Deux méchans qui ont voulu nous donner la paix! qui vous répond que ce ne sont pas deux Catinats.

LE BARON.

Oh! par exemple! deux Catinats!

CHARLES.

Pourquoi, non?

LE BARON.

Air : *Du petit matelot.*

Vous vous raillez de moi, je pense
Est-il deux Césars sous les cieux?
Est-il deux Catinats en France?

SIMON.

Non, vraiment on n'en voit pas deux.

LE BARON.

Et s'il faut que je vous confonde,
Est-il pour le bonheur commun,
Deux barons de Spring dans le monde?

CHARLES.

Non vraiment, c'est bien assez d'un.

Mais c'est égal; ils doivent être aussi dangereux l'un que l'autre.

Air : *En guerre ces aventures.* (Des Pages.)

Puisque l'un s'est fait connaître,
Pour monsieur de Catinat,
A coup sûr, l'autre doit être
Queuq' coupabl' du même état,
Queuq' enragé qu'on renomme,
D'nos droits queuq' maudit apui,
Enfin queuq' chien de grand homme,
Qui ne vaut pas moins que lui.

Et je vous camperais bien vîte tout çà en prison. (*Bas à Catinat.*) Çà vous convient-il?

CATINAT, *à Charles.*

Oui. (*à part.*) Qu'avons-nous à craindre, si nous pouvons signer notre traité?

CHARLES, *au baron.*

Oui, morbleu ! en prison tous les deux.

LE BARON.

Mais... mais...

CHARLES, *montrant M. de Catinat.*

L'envoyer à Barcelonette ! si l'on prend votre fort, c'est autant de perdu pour vous, et en l'envoyant de suite au prince Eugène, au lieu d'une capture, il vous en paierait deux.

LE BARON, *à part.*

Diable ! il a raison l'enfant ! (*Haut.*) Taisez-vous, petit drôle, je sais mieux mon devoir que vous, peut-être..... Oui, en prison, messieurs, en prison.

(*Il fait entrer Catinat et le duc.*)

CATINAT, *bas a Charles en passant près de lui.*

Bien, mon enfant, tâche de parvenir jusqu'à nous, j'ai besoin de toi pour prèvenir nos troupes qui nous ont suivis.

CHARLES, *bas.*

C'est dit, monseigneur. (*Le baron ferme la porte du donjon.*) Ferme, ferme la cage, ça n'empêchera pas les oiseaux de chanter.

SCENE XIV.

SIMON, CHARLES, LE BARON, SOLDATS, GEORGETTE, MATHURINE.

LE BARON, *en fermant la porte.*

Ah ! M. de Catinat, vous vouliez communiquer avec le duc de Savoie. Heureusement que je suis venu à temps pour vous en empêcher. Et puis vous aviez le projet de me faire voyager !... Mes amis, n'êtes-vous pas d'avis que M. le Maréchal ira plus loin que moi?

CHARLES.

Ya, ya, commandant.

LE BARON.

Soyez tranquilles, je ne vous quitterai pas de sitôt. J'aime votre pays, extraordinairement beaucoup.

MATHURINE.

Vous êtes bien bon, monseigneur.

LE BARON.

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Les habitans y sont timides,
Je les mène comme je veux ;
Je n'ai pas des gouts très-avides ;
Mais je prends tout ce que je peux.
Je trouve en ces lieux des hommages,
Un air toujours pur, dieu merci,
Et puis d'excellens paturages,
Où puis-je mieux vivre qu'ici ?

Il place trois sentinelles devant la porte du donjon.

Sentinelles ! faites bien votre devoir jusqu'à mon retour.

LES SENTINELLES.

Ya, commandant, ya.

(*Le baron s'en va avec les autres soldats.*)

SCENE XV.

CHARLES, SIMON, GEORGETTE, MATHURINE, Sentinelles.

CHARLES, *à part.*

Maudites sentinelles ! Comment parvenir jusqu'à eux... (*Regardant le donjon.*) Mais ce mur... cette cheminée... c'est mon métier.

SIMON.

A présent j'espère que tu vas m'expliquer..!

CHARLES.

Eh ! mon père, il ne s'agit pas d'expliquer, il faut agir.

GEORGETTE.

A présent, monsieur, j'espère que vous allez me parler de votre amour...

CHARLES.

Oui... oui, Georgette... il faut escalader le mur.

GEORGETTE.

Hein ?

MATHURINE, *à Charles.*

Il est temps, je crois, d'aller chez ce notaire qui nous attend depuis deux heures?

CHARLES.

Oui, oui, ma mère... dussai-je m'y rompre le col.

MATHURINE.

Comment? comment? chez le notaire...

CHARLES.

Mais allez-y vous-même; vous savez bien que je m'en rapporte à vous. Vous, mon père, allez chercher votre muzette.

GEORGETTE, *à Charles.*

Mais méchant que vous êtes...

CHARLES, *l'embrassant*

Tiens, tiens Georgette, je t'aime, je t'adore, je ne suis bien qu'avec toi... mais va-t-en.

GEORGETTE.

Où donc?

CHARLES.

Sur la montagne; et d'un tour de vielle appelle tous nos amis. (*Georgette entre chez elle, en ressort un instant après, et va se placer sur le haut de la montagne.*)

SCENE XVI.

CHARLES, LES SENTINELLES.

CHARLES.

Eh bien, camarades, il fait beau, n'est-ce pas?

KRIF.

On nous a défendu de répondre.

CHARLES.

Et de chanter?

KRIF.

Tout de même.

CHARLES.

Et de boire?

SCHLOF.

C'est différent.

CHARLES.

Eh bien, buvez.

LES SOLDATS.

Volontiers.

GEORGETTE *sur la montagne, jouant un air de vielle.*

LES SOLDATS.

Mais, qu'est-ce que c'est que cette jolie musique ?

CHARLES.

Ce sont mes petits camarades qui viennent me prendre pour faire notre entrée à Barcelonette.

GEORGETTE, *sur la montagne.*

Air : *C'est madame la baronne.*

Gais enfans de la montagne,
Escouta votre compagne,
Venez tous d'ici, de là.
Là, là, là,
La chemina du haut en bas.

CHOEUR *dans la coulisse.*

Là, là, là,
La chemina du haut en bas.

SCENE XVII.

LES MÊMES, SAVOYARDS et SAVOYARDES.

PIERRE.

Il paraît sur le haut de la montagne avec une partie de ses camarades : Les autres arrivent d'un autre côté.

Même air.

Les enfans de la montagne,
Qnand faut servir leur compagne,
Sont toujours tous prêts à ça,
La, la, la,
La chemina du baut en bas.

CHOEUR, *en avançant sur le devant.*

La, la, la,
La chemina du haut en bas.

LES SOLDATS.

La jolie petite troupe.

CHARLES, *à tous ses amis, en passant devant eux, et à demi-voix.*

Mes amis, il faut distraire et occuper ces soldats.

TOUS.

Nous v'là.

PIERRE, *imitant le cri des Savoyards.*

La lanterne magique, la pièce curieuse.

JOSEPH, *de même.*

Qui veut voir la marmotte en vie ?

GEORGETTE, *aux soldats.*

Messieurs, voulez-vous entendre la chanson de la petite Javotte, avec la danse savoyarde ?

CHARLES.

Oui, oui, la chanson à ces Messieurs. On ne leur défend pas de prendre du plaisir pour rien, n'est-ce pas ?

LES SOLDATS.

Ya, ya, jamais.

CHARLES.

Allons, mon père, placez-vous là, et accompagnez nous de votre musette.

SIMON.

Je ne demande pas mieux. -- Allons, mes enfans.

(*Il monte sur un petit tertre placé au pied d'un arbre qui s'élève contre le mur du donjon.*)

GEORGETTE *sur le devant de la scène, en s'accompagnant de sa vielle.*

Air : *De M. Ducrai.*

A Paris s'en allait Javotte,
Cherchant l'amant qu'alle a perdu.
All' n'emportait que sa marmotte,
Et son amour et sa vertu ;
Pour entreprendre un tel voyage,
Avec rien qu'çà,
Il faut déjà
Bien du courage.

SIMON, *avec le chœur.*

Bien du courage.

CHARLES, *sur le haut de l'arbre.*

J'ai du courage.

(*Pour atteindre le mur, il met le pied sur l'épaule de Simon, qui cesse de jouer de la musette.*)

LES SOLDATS.

Et la musique donc ?

SIMON, *reprenant sa musette.*

Me v'là, me v'là.

(*Charles se cache dans l'arbre : Ritournelle pendant laquelle les petits savoyards dansent à la manière du pays. Les sentinelles placées devant la porte du donjon, s'avancent peu à peu.*)

GEORGETTE.

Même air.

Au pied d'un' tour v'là que Javotte,
Entend ces plaintes par hasard :
Vous, qui portez une marmotte,
Ayez pitié du savoyard :
C'était l'objet de sa tendresse,
C'est son accent,
Et vîte all' sent
Qu'il faut d'l'adresse.

SIMON, *avec le chœur.*

Oui de l'adresse.

CHARLES, *montant sur le toit.*

J'ai de l'adresse.

(*Arrivé au haut de la cheminée du donjon, il s'y glisse en répétant le refrain. Ritournelle comme au premier couplet.*)

GEORGETTE.

Même air.

All' réveille sa bête, Javotte,
All' chante, all' font tout' deux leurs tours;
On n'est pas chich' d'une marmotte,
Quand il s'agit de ses amours.
Le geolier vient; all' recommence,
Bien poliment.
C'était l'moment
De la prudence.

SIMON, *avec le chœur.*

Oui, d'la prudence.

CHARLES.

J'ai de la prudence.

(*Il paraît au haut de la cheminée, tenant deux écharpes, qu'il montre à son père. Ritournelle. Les soldats appuyés sur leur fusil, semblent écouter avec attention.*)

GEORGETTE.

Même air.

L'amant voit le jeu de Javotte,
Il en profite, et dans le temps
Que l'geolier joue à la marmotte,
L'savoyard fuit et gagne aux champs.
C'qu'i prouv' qu'on n'doit jamais en France,
Grand ou petit,
Perdre l'esprit,
Ni l'espèrance.

CHOEUR.

Ni l'espérance.

(*A la fin de ce couplet, Charles se trouve avec son père sur le milieu de la montagne; il lui remet une écharpe et tous deux prets à partir l'un d'un côté et l'autre de l'autre, s'embrassent et répettent* :)

Ni l'espérance.

(*Ils s'éloignent. Ritournelle.*)

JOSEPH.

Air : *Buvons à momus.* (du Panorama.)

Allons, gai coco, la grand' bourrée,
Unissons-nous tous,
Faisons les foux.

(*Il prend les Savoyards par la main, et les fait danser en rond autour des soldats.*)

CHOEUR, *en dansant.*

Allons, mes amis, la grand' bourrée,
Messieurs les soldats, imitez-nous.

JOSEPH.

Pour bien finir une soirée,
Et bien saisir
Le plaisir;
Il faut s'unir.

CHOEUR, *en dansant.*

Pour bien finir, etc.

TOUS.

Youp, youp.

KRIF. (*Il met son fusil contre le mur.*)

Je cède à la gaîté qui m'emporte,
Adieu le donjon
Et la prison.

CHOEUR, *dansant.*

Suivez la gaité qui vous transporte.
Dansez sans façon
Un rigodon.

PIERRE.

C'est bien plus gai qu'une porte,
Qu'une porte de prison,
Ou de donjon.

LES SOLDATS, *dansant.*

Ya, c'est plus gai qu'une porte,
Qu'une porte de prison,
Ou de donjon.

TOUS.

Youp, youp, youp.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, LE BARON DE SPRING, SOLDATS.

LE BARON, *sur le haut de la montagne.*

Terteif! Qu'est-ce que je vois là? vous dansez, je crois?

LES SOLDATS *effrayés se remettent promptement à leur place,*

Non, non, commandant, nous ne dansons plus du tout, du tout.

LE BARON.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Dans un moment de danger,
Grand dieu qu'elle extravagance!
Ah! d'une telle imprudence,
Je saurai bien me venger.
Avec la France, j'espère,
Nous aurons bientôt affaire;
Ainsi, puisqu'en temps de guerre,
Vous aimez tant à walser;
Je vous mets à l'avant-garde,
Le français qui nous en garde,
Saura vous faire danser.

KRIF *à Krof.*

Oh! tiable de rigodon.

LE BARON, *à un soldat qui l'a suivi.*

M. le colonel vous êtes sûr de votre escorte ; vous avez bien entendu mes ordres, je vais vous livrer les deux prisonniers. (*Il ouvre la prison. A l'instant on entend un bruit continuel de coups de canon. La montagne se garnit de soldats, et sur le milieu on voit deux drapeaux se réunir. Les Savoyards frappent leurs triangles.*

TOUS.

Vive France ! vive Savoie !

SCENE XIX.

LES MÊMES, CHARLES, SIMON, GEORGETTE, MATHURINE et SAVOYARDS.

LE BARON.

Qu'entends-je ? -- D'où viennent ces soldats ?

CHARLES.

Ma foi, Monsieur le commandant, c'est mon père et moi qui avons été les chercher.

SIMON.

Et j'sommes bien fâchés si je vous avons fait attendre.

LE BARON.

Qu'est-ce que tout cela signifie ?

CHARLES.

T'nez voilà vos deux Ermites qui vont vous l'expliquer.

SCENE XX et dernière.

LES MÊMES, CATINAT, LE DUC DE SAVOIE.

(*Ils sortent du donjon, revêtus de leur costume ordinaire, et se donnant la main.*)

LE BARON, *étonné.*

Ah ! est-il possible...

CATINAT.

Oui, Monsieur le baron, vous pouvez mander à Monsieur le prince Eugène, que le duc de Savoie et Catinat viennent, par un traité solennel, de réunir deux peuples qui n'auraient jamais dû être divisés.

TOUS.

Vive France ! vive Savoie !

LE BARON.

C'est bien honorable pour moi. -- Mais son altesse le prince Eugène, il sera bien étonné...

LE DUC.

Point de réflexions, Monsieur le commandant.

Air : *Voilà bien le mot ordinaire.* (des Pages.)

Le noeud qui m'attache à la France,
De mon peuple assure l'honneur,
Je recouvre enfin la puissance
De veiller seul à son bonheur.
D'un héros la vertu guerrière,
A su le protéger long-temps ;
Mais pour rendre heureux des enfans,
Un tuteur ne vaut pas un père.

TOUS.

Vive Monseigneur !

CATINAT, *à Charles, avec amitié.*

Charles, tu nous as bien servis.

CHARLES.

Ma foi, Monseigneur, un savoyard n'est bon qu'à çà.

CATINAT.

Il te faut une récompense,

CHARLES.

Ah ! pour çà...

CATINAT.

Air : *De bien égayer la journée.*

Non, non je sais ce que je doi
A ton dévouement mémorable,
Je veux le raconter au roi,
Et j'espère obtenir pour toi,
Bientôt une place honorable.

CHARLES.

En fait de place, monseigneur,
Mon ambition est bornée,
Que le roi m'accorde l'honneur
De m'placer, de m'placer dans sa cheminée.

Et vous pouvez lui dire que je le sarvirons de main de maitre, et que je n'irons pas pour lui que d'un côté.

CATINAT.

Fort bien ; mais en attendant épouse ta Georgette, et je me charge du contrat.

LE DUC.

Et moi du bonheur de toute la famille.

GEORGETTE.

Ah ! mon dieu, Messieurs, les bonnes idées. Vous êtes les premiers qui m'ayez si bien parlé de la journée.

LE DUC.

Mais il importe de prévenir de jaloux ressentimens. Adieu, Monsieur le Maréchal, j'ai plus gagné aujourd'hui que si je vous avais vaincu.

CATINAT.

Vous avez raison, prince, un traité de paix vaut mieux que la plus belle victoire.

(Ils montent tous deux vers leurs troupes. Parvenus au milieu de la montagne, ils s'embrassent au roulement général des tambours, et se séparent. Les troupes les suivent.

VAUDEVILLE.

Air : *De Wicht.*

CHARLES.

Gai, coco, qu'un joyeux refrain
Se mêle à la gaîté publique,
Prenons triangle, tambourin
Et lanterne magique,
Sous d'autres lois, d'autr' étendarts,
Voir notre pauv' Savoie heureuse,
C'est enfin pour les savoyards,
La pièce curieuse.

SIMON.

Comme un autre dans mon printems,
Courant de pratique en pratique,
J'montrais aux belles de mon tems,
La lanterne magique.
Aujourd'hui, ce n'est plus cela,
Je bois ; et quand l'année heureuse
A rempli mon tonneau, voila
Ma pièce curieuse.

MATHURINE.

La vie est dit-on un roman,
Où tout est faux et chimérique ;
Où tout pass' vite, c'est vraiment
La lanterne magique.
Mais quand la toile va s' baisser,
Il n'est docteur, ni connaissense
Qui n'voulut voir recommencer
La pièce curieuse.

PIERRE.

Belles, au printems de vos jours,
A vous flatter chacun s'applique,
Tout dans la saison des amours
Est lanterne magique ;
Mais n'y jouez pas trop souvent,
La pratique en est dangereuse,
Moins on la montre, et plus on rend
La pièce curieuse.

JOSEPH.

Lison s'figurait à quinze ans,
L'himen comme un spectacle unique,
All' l'attendait comm' les enfans,
La lanterne magique.
Alle épousit le vieux Lucas;
Mais Lison confuse et honteuse,
Vît bientôt que ce n'était pas
La pièce curieuse.

LE BARON.

Quand Diogène rencontra,
Un sage héros dans l'Attique,
Sans doute, il portait ce jour là,
La lanterne magique.
Si Diogène revenait,
Dans la France victorieuse,
Sans lanterne il retrouverait,
La pièce curieuse.

NICOLAS.

J'avions un procès à Paris,
Pour gagner l'chef de la pratique,
J'eus beau le régaler gratis,
D'la lanterne magique.
Un' pièce manquait à c'procès là,
Ma femme s'fit solliciteuse,
Et soudain le juge trouva,
La pièce curieuse.

GEORGETTE.

Quand un ouvrier sans pareil,
Bâtit s't'univers magnifique,
Au monde il baillit le soleil,
Pour lanterne magique.
Puis de l'homme droit planté là,
Pour réveiller l'âm' paresseuse,
Il fit la femme et lui dit : v'la
Ta pièce curieuse.

CHARLES, *au Public.*

A retracer des noms fameux
Quand le vaudeville s'applique,
Il ne peut qu'offrir à vos yeux,
La lanterne magique.
Vous seuls, pouvez par des bravos,
Par une indulgence flatteuse,
Faire de ses petits tableaux,
La pièce curieuse.

FIN.